

AUX ORIGINES DU NOM GUYANE : ESSAI DE TOPONYMIE HISTORIQUE

par

Vincent HUYGHUES-BELROSE

UAG

En 1862, le capitaine de frégate Frédéric Bouyer écrivait dans son journal de voyage :

*On donne le nom de Guyane à cette vaste contrée de l'Amérique équinoxiale qui est comprise entre l'Orénoque, l'Amazone, le Rio-Negro et la mer. Le Rio-Negro qui la limite à l'ouest, sert en même temps de trait d'union aux deux grands fleuves qui la bordent au nord et au sud.*¹

Presque cent ans plus tard, un autre marin, le capitaine Louis Lacroix ne s'exprimait pas autrement :

*Les marins nomment Guyane non pas seulement notre colonie sud-américaine, mais tout le vaste triangle limité au sud par le grand fleuve Amazone et son affluent le rio Negro, au nord-ouest par la rivière Orénoque et au nord par l'Atlantique. Ce grand territoire a été partagé entre cinq nations : le Venezuela, l'Angleterre, la Hollande, la France et le Brésil qui exploitent de façon différente ses ressources inépuisables.*²

Les deux témoignages précédemment cités se rejoignent pour attribuer aux marins la délimitation géographique de l'ensemble des Guyanes qui semble fixée au XIXe siècle. C'est aussi l'opinion de Jean Hurault, géographe venu à l'histoire, qui affirme que

*Les navigateurs appelaient Guyane, (du nom d'une tribu disparue du bas Orénoque) l'ensemble de la région comprise entre le bas Amazone et l'Orénoque. Par la suite l'emploi de ce terme s'est limité à trois territoires, Guyane française, Surinam et Guyane britannique (Guyana) qui appartiennent à la même zone climatique et diffèrent principalement par la largeur de la bande alluviale côtière.*³

Cette affirmation soulève plusieurs questions. D'abord quelle serait cette tribu disparue et pourquoi aurait-elle légué son ethnonyme à une contrée aussi vaste ? Quels navigateurs ont pris l'habitude d'employer le nom de Guyane et quand l'ont-ils fait ? Enfin, à quelle époque a-t-on limité la dénomination, à supposer que les Hollandais aient jamais eu d'autre appellation pour leur colonie que celle de *Suriname* ?

Aux origines du nom « Guyane »

L'affirmation de Jean Hurault selon laquelle l'appellation viendrait *du nom d'une tribu indienne disparue du bas Orénoque, les Ouyanos ou Guyanos* n'est pas nouvelle ni isolée. J.-L. Poulalion rappelle en effet que le nom Surinam demeure une énigme et que l'hypothèse selon laquelle il viendrait de celui d'une ancienne tribu indienne, les Surinem, a été controuvée.⁴ Cette explication du toponyme par celui d'une tribu, dont il n'est pas prouvé qu'elle ait disparue, s'impose en France avec Coudreau qui écrivait en 1898 : «

¹ Bouyer, Frédéric, *La Guyane française, notes et souvenirs d'un voyage effectué en 1862-1863*, Paris, Hachette, 1867, rééd. Delabergerie, Cayenne, 1984, p. 41.

² Lacroix, Louis, *Les derniers voiliers antillais et les voyages de forçats à la Guyane*, 1945, rééd. Paris, Ed. maritimes et d'outre-mer, 1970, p. 229.

³ Hurault, Jean, *Français et Indiens en Guyane*, Cayenne, G.P.D., 1989, p. 3.

⁴ Poulalion, Jean-Louis, *Histoire du Surinam des origines à l'indépendance*, Montligeon, L'auteur, 1986, p. 7.

leur nom de Roucouyennes leur a été donné par les premiers colons de la Guyane ; celui de Ouayanás ou Gouayanas, par lequel ils se désignent eux-mêmes, semble nous donner l'origine du nom de Guyane.⁵

Malgré la différence de graphie, on reconnaît aisément ceux que l'on appelle aujourd'hui les Wayana, localisés sur le haut Maroni et entre l'Oyapock et le Yari, c'est-à-dire hors de portée des marins européens. Dès 1910, C. De Goeje ouvrait le débat : «

*Coudreau fut le premier à émettre l'hypothèse que les Oyanas (ou Ouayanas) auraient demeuré près de la côte et que le nom Guyane ou Gouayana ne serait autre chose que le nom de cette tribu. Cette hypothèse ne s'appuie que sur la ressemblance des noms, elle est dépourvue de toute autre base.*⁶

La question était donc largement débattue au début du XXe siècle dans les autres Guyanes où l'on a eu recours pour trancher aux sources espagnoles, mais elle semble toujours posée dans l'espace francophone puisque, en 1989 encore, E. Lézy découvrait une nouvelle étymologie en écrivant que « Guyana » signifie : « la terre sans nom » ou : « la terre qu'on ne doit pas nommer ».⁷

En 1923, James Williams avait tenté une synthèse, assez confuse, sur le délicat problème du sens et de l'origine du mot « Guyane » qui, quoique parue en France, semble ignorée des chercheurs francophones.⁸ Bien qu'il ne soit parvenu à aucune conclusion définitive, Williams nous offre l'avantage d'un collationnement quasi exhaustif de toutes les hypothèses qui ont pu être émises jusqu'au début du XXe siècle. Il en émerge au moins une certitude sur l'extension du territoire connu par les Européens depuis près de cinq siècles sous le nom de Guyane. Ces limites historiques reprennent presque exactement celles que définissent la géologie, l'hydrographie, la pédologie et toutes les sciences auxiliaires de la géographie contemporaine, mais surtout, comme nous le verrons plus loin, l'archéologie et l'anthropologie historique précolombiennes et coloniales.

Selon Williams, les graphies française *Guyane*, anglaise *Guiana* et espagnole *Guayana* (il n'en mentionne pas de néerlandaise, mais en 1770 Hartsinck écrivait *Guyana*⁹) ne seraient que la transcription phonétique d'un mot d'une langue aborigène du continent sud-américain. Pourtant, selon Humboldt,¹⁰ ce nom n'apparaît qu'à la fin du XVIe siècle dans la cartographie imprimée et la littérature européennes ; il se serait imposé en 1596, après la parution du livre de Walter Raleigh, selon Da Silva.¹¹ Ces affirmations reposent en fait sur une méconnaissance des sources et de la littérature espagnoles qui fournissent des indices plus anciens.

En 1532 en effet, Diego de Ordaz, premier explorateur connu de l'Orénoque, envoyait dans l'intérieur son lieutenant Juan González de Sosa, lequel parvenait en quelques jours au

⁵ Coudreau, Henri Anatole, *La France Equinoxiale*, Paris, 1885-1886, vol. 2, p. 346.

⁶ De Goeje, Charles, *Etudes linguistiques sur la Guyane française*, Amsterdam, 1910, p. 245. La position de De Goeje a considérablement évolué après la parution de l'article de Williams, comme il apparaît dans son « Suriname Ontdekt » (le Surinam découvert), *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 2^e série, vol. 51, 1934, p. 51-90.

⁷ Lézy, Emmanuel, *Guyane, de l'autre côté des images*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 227. « L'origine indienne » du mot n'est, bien entendu, pas donnée alors qu'il existe trois groupes linguistiques sur le territoire des Guyanes. On notera aussi (p. 27) sa surprenante hypothèse sur l'origine du mythe de l'*El Dorado*, selon laquelle Christophe Colomb aurait pris la Guyane pour le jardin d'Eden et, s'inspirant des versets de la Genèse, aurait placé entre les bras des fleuves Orénoque et Amazone le pays biblique de Havilah « où il y a de l'or ». Lézy veut-il dire que le nom *Guyana* viendrait de *Havilah* ?

⁸ Williams, Rev. James, « The name "Guiana" », *Revue de la Société des Américanistes de Paris*, V, 15, (1923), p. 19-34.

⁹ Hartsinck, J. J., *Beschrijving van Guyana of de Wildekust in Zuid-Amerika*, Amsterdam, 1770, rééd. S. Emmering, Amsterdam, 1974.

¹⁰ Humboldt, Alexander de, et Bonpland, Aimé, *Voyage aux Régions Equinoxiales*, Paris, 1805, réédition Paris, 1961.

¹¹ Da Silva, Joaquim Caetano, *L'Oyapoc et l'Amazone : Question brésilienne et française*, Paris, 1861, vol. 1, p. 467, note 1458. C'est sir Walter Raleigh qui aurait fait, le premier, la promotion du nom avec son livre célèbre paru à Londres en 1596 : *The Discovery of the Large, Rich and Beautiful Empire of Guiana...*

pays de Guayana.¹² Un compilateur de chroniques ajoutait en 1759 que cette expédition avait découvert la *Province de Guayána* et y avait été reçue amicalement par les *Guayanos*.¹³ Un manuscrit attribué à Antonio de Herrera (vers 1601) définit pour la première fois les limites géographiques que les Espagnols attribuent désormais à cette contrée : *Guayána, o Serpa, o Nueva Andalucia es provincia entre la Margarita y el rio Marañon*.¹⁴ Cette définition semble issue d'une licence pour la « conquête de la Guayána » et le gouvernement de la Serpa ou Nouvelle Andalousie accordée à Diego de Ordaz, dès avant 1532. Dans son *Histoire générale des Voyages des Castellans*, Herrera explique en effet que : *la governacion de Serpa, que llamó la nueva Andaluzia, y en lengua de Indios la Guayána, conforme a los terminos señaladores desde la isla Margarita hasta el rio Marañon, triecentas leguas al Oriente, y otras tantas Norte*.¹⁵

De 1532 à 1535, plusieurs chroniqueurs espagnols, contemporains ou postérieurs, consignent des récits d'exploration qui mentionnent au voisinage de l'Orénoque un territoire appelé *Guayána* et un peuple nommé *Guayanos*, expliquant que ces noms viennent de la langue des indigènes. On notera que Walter Raleigh lui-même a d'abord cherché son Royaume doré de Guyane sur l'Orénoque en 1595. Finalement, le terme *Guayana* est fixé par les Espagnols pour désigner la partie orientale de l'actuel Venezuela qui s'étend de la péninsule de Paria jusqu'aux bouches de l'Orénoque et qui constituait, à la fin du XVII^e siècle, la province missionnaire des Capucins d'Aragon.¹⁶ Une tradition s'établit et se fixe de façon apparemment scientifique sous la plume de Rojas, en 1867 :

*C'est de cette région que dérive le nom de « Guyane », par les indigènes qui habitaient entre le Caroni et la Sierra Ymataca, qui s'appelaient « Guayanos ».*¹⁷

Il semble dès lors acquis que le nom Guyane s'est d'abord appliqué au territoire d'une tribu indienne du nord de l'Orénoque. C'est encore l'explication que retenait J. Hurault en 1972, sans se préoccuper des modalités de l'appropriation européenne du nom. Pourtant, suite à la découverte de plusieurs toponymes identiques appliqués à des cours d'eau fort éloignés les uns des autres, la question de l'origine avait rebondi quant à l'identification de la tribu, au sens que son nom pouvait avoir dans les langues aborigènes et à l'extension géographique finale du mot Guyane.

En 1840 en effet, suite à son exploration de la Guyane britannique, R. Schomburgk avançait que « les premiers colons hollandais l'appelaient *Guiana* ou *Wilde Kust* (Côte Sauvage). On dit qu'elle a reçu ce nom d'un affluent de l'Orénoque. »¹⁸ Dès 1540-1545 en effet, Philip von Hütten, un agent de colonisation allemand au service de Charles-Quint, reconnaissait un fleuve du nom de *Guiana* au sud-ouest de l'Orénoque. Humboldt l'a identifié, en 1800, avec le Rio Negro, bien que l'Orénoque possède effectivement un petit affluent ainsi nommé.¹⁹ Williams pense à la rivière appelée *Waini* ou *Guiania*, cartographiée pour la

¹² Oviedo y Valdès, Gonzalo Fernandez de, *Historia General y Natural de las Indias...*, (1547-1557) Madrid, 1851-1855, vol. 2, p. 210.

¹³ Caulin, Fr. Antonio, *Historia Coro-Graphica Natural y Evangelica de la Nueva Andalucia*, Madrid, 1779.

¹⁴ British Museum, Londres, Add Mss 13.964, f. 55 et 60 : *Nomenclatura de Todos Los lugares, Puertos, Cabos, Rios, Yslas, Bajos, etc. que seponem en La descripcion de la Historia de Las Indias Occidentales*

¹⁵ Herrera y Tordesillas, Alonso de, *Historia General de los Hechos de los Castellanos en las Islas i Tierra Firme del Mar Oceano*, Madrid, 1601, vol. 2 : *Descripcion de las Indias Occidentales*, p. 18.

¹⁶ Gomara, Lopez de, *Historia geral de las Indias Occidentales*, (éd. française de 1569, p. 98. Gomara précise : *on n'a pas peuplé ce pays par le peu d'apparence d'or et d'argent...* La carte du jésuite Joseph Gumilla, de 1745, indique les deux Guyanes missionnaires, l'ancienne et la nouvelle, de part et d'autre de l'Orénoque.

¹⁷ Rojas, Fr. Michelena y, *Exploracion Oficial por la primera vez desde el Norte de la America del Sur siempre par rios*, Bruxelles, 1867, p. 206.

¹⁸ Schomburgk, Rev. Robert, *A description of British Guiana*, Londres, 1840, p. 1. Notons cependant que la première reconnaissance néerlandaise des côtes de Guyane (1598-1601) ne connaît pas le nom *Guayana* ni *Guiana*, mais seulement *Caribana* : *Hendrik Ottsen's Journael*, édité par J. W. Yzerman, Amsterdam, Linschoten-Vereniging, vol. XVI, 1918.

¹⁹ Humboldt, A. de, *Ouvrage cité*, 1805, vol. 2, p. 669

première fois en 1875. Il ajoute qu'un cours d'eau plus large et portant le nom *Guainia* se jette dans l'Amazone, en Colombie, non loin de la frontière du Brésil. Williams souligne également que de nombreux fleuves portent aujourd'hui un nom semblable, ou proche, entre l'Orénoque et l'Amazone, ce qui avait conduit Rodway à trouver des correspondances phonétiques entre *Wiana* ou *Guiana* et *Wina* et *Wini*, racines linguistiques arawak désignant l'eau.²⁰

Cette interprétation permettait à H. Franck d'écrire que *le mot Guyane est censé vouloir dire un territoire inondé*, alors que *Costa Anegada* (Côte Noyée) est le premier nom donné par les navigateurs espagnols au littoral guyanais.²¹ Sans remettre en cause l'origine aborigène du nom, on peut envisager que *Guiana* ait désigné à l'origine diverses rivières entre l'Orénoque et l'Amazone, parmi lesquelles un affluent de l'Orénoque. On notera que c'est vraisemblablement aussi l'origine du nom Suriname puisque la plus ancienne carte connue du Surinam, celle de Cornelis Goliath (avant 1658), gravée en 1675 par Arent Roggeveen, indique, à l'emplacement de l'actuelle rivière Suriname, un « Rio Soronama ». La transcription du nom indigène de la rivière par les Espagnols puis sa transmission aux Flamands semblent incontestables.²²

Williams n'est pas entièrement convaincu par l'hypothèse fluviale et il semble avoir raison si l'on veut faire des Wayana les actuels descendants des anciens Guayanos. J. Hurault souligne en effet que :

*Les grandes tribus de l'extrême sud, Wayana et Wayapi notamment, fuyaient les rivières, et s'établissaient volontiers loin de toute ligne d'eau importante. Les premiers explorateurs eurent beaucoup de mal à les convaincre de les accompagner sur les rivières, et ces premiers essais furent marqués par nombre d'accidents.*²³

Cependant, les *Guayanos* des Espagnols ne vivaient ni à proximité immédiate du littoral ni au bord de l'Orénoque et les explorateurs eurent beaucoup de mal à les atteindre. Par ailleurs, les rivières *Guiania* ou *Guaina* repérées entre l'Orénoque et l'Amazone, ne sont jamais un cours d'eau important et toujours un affluent de l'intérieur. En outre, la rivière *Guainia* qui se jette dans le Rio Negro est fort proche du haut Orénoque dont elle n'est séparée que par l'affluent de ce dernier, la rivière Cassiquiare. Des populations parties de ce secteur auraient donc pu aussi bien descendre le bassin de l'Orénoque que celui de l'Amazone, sans pour autant atteindre le littoral, tout en conservant le nom de leur rivière d'origine et en le donnant à celles au bord desquelles ils s'installaient successivement.

Pour expliquer l'existence de plusieurs toponymes identiques, Williams ne retient que la conclusion générale de l'hypothèse précédente :

*les tribus parties des pentes orientales des Andes péruviennes, en se déplaçant loin vers le Nord et en suivant les méandres des Amazones et de l'Orénoque, ont gardé en commun une racine (linguistique) qui, bien qu'ayant souffert de nombreuses altérations, s'est conservée aujourd'hui.*²⁴ S'il écarte l'association du nom d'un peuple à celui d'une rivière, c'est que Williams avance sa propre explication :

le peuple ou le groupe de peuples apparentés aux Caraïbes ou Karib (Kalina, Galina, Gariba ou Ganiba puis Galibi) qui, selon les auteurs considérés plus haut, se seraient installés à partir du cours supérieur du Rio Negro vers l'Amazone puis vers l'Orénoque, semblent avoir été liés à un arbre par un lien totémique et écologique ; cet arbre pourrait bien être un

²⁰ Rodway, James, « The River-Names of British Guiana », *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. XXXVI, n° 7, July 1904, p. 396-402.

²¹ Franck, Harry A., *Working North from Patagonia*, Londres, 1921, p. 484. « Costa anegada » : de *Anegar* : noyer, inonder ; d'après *Tesoro de las lenguas española y francesa* de César Oudin, MDCLXXV.

²² Carte reproduite et étudiée dans « Zeekaarten van onze kust » (cartes marines de notre côte), *Suralco Magazine*, 1984, vol. 16, n° 12, p. 12-18.

²³ Hurault, J., *Ouvrage cité*, p. 12.

²⁴ Rojas, Aristides, *Estudios Indigenos*, Caracas, 1878, p. 124.

palmier. Or il se trouve que les palmiers, particulièrement les Awara, Ouai ou Gouai voire Guyai, qui désignent des groupes ou tribus, sont une des caractéristiques majeures des savanes qui occupent les terres basses de la région géographique que nous appelons aujourd'hui Guyane.

Un tel rapprochement avait déjà été proposé par Coudreau qui écrivait en 1893 que les Roucouyennes, s'appellent eux-mêmes *Ouayanas*, du nom d'un grand arbre de leurs forêts...²⁵ Pour Coudreau il s'agit du *couaye* que Williams identifie avec le *kûwai* des Caribes du Guyana aussi appelé palmier moriche (*Mauritia flexuosa*). Williams doit pourtant constater que Fusée Aublet évoquait déjà en 1775 « le grand Ouai des Caraïbes (*Palma Humilis*) ».²⁶ Ce qui convainc finalement Williams de l'usage ambivalent d'un nom chez les Amérindiens est la mention du nom *Guaiána* appliqué à un arbre par les habitants du Darien (golfe d'Uraba à l'ouest de la mer des Antilles). En 1516, Martyr de Anghiera écrit en effet :

*Arboreos nativos fructus habent Dariennenses (...) : e quibus est consiliu præstantiores describere. Guaiánam colunt arborem : quæ fructum parit citronum generi quos vulg' limones appellat p' similem sapore acro dulci commixto.*²⁷ Les citronniers n'ayant pas encore été introduits en Amérique à cette époque, il pourrait s'agir de ce que l'on appelle aux Antilles françaises prune d'Espagne ou prune Chili (*Spondias purpurea* Linné), ou encore du mombin ou mombinier (*Spondias Mombin* L.), tous deux originaires d'Amérique continentale tropicale. Williams est pourtant convaincu que le doublet de Guayana est un palmier, aujourd'hui appelé *Ouai* ou *Gwai*. Pour accepter sa démonstration il suffirait en effet de souligner que Martyr de Anghiera ne décrit que le fruit et non l'arbre et qu'il peut s'agir d'un palmier cultivé aux fruits aigres doux. Cependant le palmier *Ouai* ne peut être associé à la tribu des *Guayanos* puisqu'on en signalait une de ce nom au XVIIIe siècle. Entre 1722 et 1743 en effet, les *Wai*, nom orthographié *Ouens*, *Ouayas* ou *Ouaye* par les coureurs de bois et les explorateurs français, sont approchés dans le haut Oyapock et certains d'entre eux rassemblés dans la mission du jésuite Fauque.²⁸

Il demeure que cette mention très précoce de la possibilité pour un mot de désigner à la fois un arbre et un peuple n'entre pas en contradiction avec celle d'utiliser le même nom pour un fleuve et pour un arbre.

Williams a relevé lui-même que *Chipa*, *Chipe*, *Chipou*, orthographié *Sipu* au Guyana, est le nom de la haute Essequibo. Or, depuis 1775, Fusée Aublet avait identifié comme l'iciquier (*Decandra Burceranea*) un arbre appelé *sepou* par les Amérindiens de Guyane française.²⁹ Un même mot peut donc désigner non seulement un fleuve et un peuple mais également un arbre : il se peut fort bien que *Guayana* ait servi pour les trois dans la vallée de l'Orénoque.

Pour résumer ce recensement des diverses interprétations données au nom *Guayana*, d'où provient notre Guyane, nous pouvons retrouver deux grands axes. En négligeant la fausse opposition qui semble apparaître entre Guyane = peuple et Guyane = pays, puisque, dans la plupart des cas historiques, il est impossible de trancher, nous trouvons d'une part un champ sémantique lié à l'eau qui rappellerait le territoire originel et d'autre part un autre qui renverrait au totem du palmier. Rappelons que les Amérindiens de Guyane, aujourd'hui encore, se désignent individuellement par un nom faisant allusion à un végétal ou à un animal.

²⁵ Coudreau, Henri, *Chez nos Indiens (1887-1891)*, Paris, 1893, p. 248.

²⁶ Fusée-Aublet, Jean Baptiste Christophe, *Histoire des Plantes de la Guyane française*, Paris, 1775, vol. 2, p. 975.

²⁷ Martyr de Anghiera, Pierre, *Decadas del Nuevo Mundo*, Alcalá, 1516, decada 2, lib. 9. Traduction libre : Les gens du Darien ont des arbres fruitiers indigènes : parmi lesquels il est judicieux de décrire les plus remarquables. Ils cultivent l'arbre Guaiana : dont les fruits ressemblent tant à ceux du citronnier qu'on les appelle vulgairement limons par le mélange semblable du goût aigre et du doux. On notera qu'il existe toujours dans cette région une « Pointe de Caribana ».

²⁸ Lombard, Jean, « Recherches sur les tribus indiennes qui occupaient le territoire de la Guyane française vers 1730 (d'après les documents de l'époque) », *Journal de la Société des américanistes de Paris*, 1928, t. 20, p. 137-138.

²⁹ Fusée Aublet, Jean Baptiste Christophe, *Histoire des Plantes de la Guiane Française*, Paris, 1775, vol. 1, p. 346.

Il reste que les avancées de la recherche linguistique américaniste invitent aujourd'hui à préférer une étymologie renvoyant à un fleuve. Il est en effet certain que l'origine du mot Suriname est *Sulinaman*, nom karib du fleuve qui a donné son nom à l'ancienne Guyane hollandaise.³⁰ Il en va ainsi de Cayenne, qui tire son origine de la rivière de Cayenne, appelée *Kala:ni* en langue karib.³¹ Orthographié *Cajane/Caiane* par les premiers chroniqueurs anglais, français et hollandais, ce mot est entré en convergence avec un terme du vocabulaire des marins français qui ont très tôt fréquenté l'estuaire de la rivière Cajane et en ont fait la Cayenne = relâche des marins.³² Seule cette hypothèse permet d'expliquer qu'il existe au moins cinq lieux-dits Cayenne, en France,³³ et à La Réunion.³⁴ On pourrait aussi s'interroger sur la relation qui a pu exister entre le fleuve Maroni et la tribu des Maraones ou Maronis, localisée en 1674 sur le haut Opyapock, mais qui aurait occupé auparavant le secteur côtier entre l'Oyapock et l'Approuague et peut-être plus anciennement l'embouchure du Maroni.³⁵ Les *Guayanos* auraient donc bien tiré leur nom d'un affluent de l'Orénoque nommé Guiana.

Dans toutes les hypothèses envisagées, l'origine du mot Guyane paraît incontestablement aborigène et bien localisée entre Orénoque et Amazone. S'il demeure impossible aujourd'hui d'affirmer que les *Ouayanas* de Coudreau et de ses prédécesseurs en Guyane française étaient les mêmes que les *Guayanos* des chroniqueurs espagnols, et qu'il reste à découvrir si les actuels Wayana de la Haute Guyane française ont un rapport totémique avec la tribu de l'Orénoque, il est indiscutable que des indigènes appelés *Guayanos* ou *Guayanas*, appartenant au groupe linguistique karib, vivaient sur les rives bordées de palmiers d'un affluent de l'Orénoque à l'arrivée des Européens. Reste à savoir comment leur nom a pu s'imposer dans l'usage des Européens à un territoire qu'ils n'avaient jamais occupé et auquel les Blancs avaient commencé par donner d'autres dénominations.

L'évolution des dénominations européennes

Le premier nom : *Costa Anegada* (la Côte Noyée), est attribué par les Espagnols dont les premières cartes côtières fixent les toponymes de la région et ne connaissent pas le nom Guyane. Il cède rapidement la place au terme « Côte sauvage », déjà employé par Vincent Pinzon (1499), en tout cas systématiquement utilisé par les Flamands (*Wilde Kust*), les Anglais (*Wilde Coast*) puis les Français, les Portugais n'étant pas concernés. Les cartes dessinées plus tard par les Dieppois et les Néerlandais sur des modèles espagnols ne conservent pas ces deux dénominations mais celle de *Caribana*. Ignoré des premières cartes, ce nom ne se trouve d'abord que sous la plume d'explorateurs espagnols, tel Nuñez de Balboa (1513),³⁶ ou de chroniqueurs, tels Pierre Martyr de Anghiera (1516) et Fernandez de Oviedo (1526).³⁷ Martyr écrit ainsi :

³⁰ Renault-Lescure, Odile, « Glossaire français d'origine amérindienne », dans Breton, R. P. Raymond, *Dictionnaire caraïbe-français*, Paris, IRD-Karthala, 1999, p. 264.

³¹ Renault-Lescure, Odile, « Glossaire français d'origine amérindienne », 1999, p. 260.

³² Kerneis, Alain, « Etymologie du mot Cayenne », dans Huyghues-Belrose, V., *Histoire de la Guyane*, Pointe-à-Pitre, Sanoli, 1990, (La Grande Encyclopédie de la Caraïbe), p. 10-11.

³³ 1. Haute-Garonne, près Bragueville, 2. Seine-Maritime, 3. Cayenne de Seudre (près de Marennes).

³⁴ 1. Commune de Sainte-Suzanne, 2. Commune de Saint-Philippe, lieux associés à des établissements de pirates de la fin du XVIII^e siècle. On relève un lieu-dit Cayenne du XVIII^e à l'île Maurice. Il existe bien entendu une « Cayenne » en Nouvelle-Calédonie, puisqu'un bain y a été installé en même temps qu'en Guyane.

³⁵ Lombard, Jean, « Recherches sur les tribus indiennes qui occupaient le territoire de la Guyane française vers 1730 (d'après les documents de l'époque) », *Journal de la Société des américanistes de Paris*, 1928, t. 20, p. 130-131. Il est plus vraisemblable que le nom indigène ait été *Marawini* ou *Marowini*, comme sur les premières cartes hollandaises.

³⁶ Lettre au roi de Vasco Nuñez de Balboa, 20 janvier 1513 dans Navarette, Martin Fernandez de, *Colección de los Viajes y Descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*, Madrid, 1829, vol. 3, p. 858-875.

³⁷ Martyr de Anghiera, Pierre, *De Orbo novo Decades*, Alcalá, 1516. Oviedo y Valdès, Gonçalo Fernandez de, *Sumario de la Historia natural de las Indias*, Toledo, 1526.

*Disent oultre toute la région de Uraba depuis le sein oriental jusque à la gueule du dragon & Paria estre appelée Caribana, & les Caribz avoir de là leur ancienne race.*³⁸

Les géographes éditeurs de cartes imprimées du XVII^e siècle, tels Gerard Mercator, Ortelius, De Bry, Plancius, Michel Mercator et Van Langren, tous Flamands, ne donnent pas *Guyane*, mais *Caribana*, *Canibale* ou encore *Pays des Caribes*, pour désigner la partie de l'Amérique du Sud que nous nommons Guyane. Cartographes de l'expédition brésilienne de Villegagnon (1555-1560), Guillaume Le Testu et André Thevet parlent du *pays des Canibales, lequel pays divise les pays du Roy d'Espagne d'avec ceux de Portugal...*³⁹ En 1603 encore, un acte notarié stipule que Belain d'Esnambuc fait partie de l'équipage d'une barque de 45 tonneaux, *Le Petit Orguy* qui fait voile pour « Cannibale et autres lieux en la coste du Brésil ». ⁴⁰

Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les géographes utilisent encore *Caribana*, *Canibala* ou *pays des Canibales* pour désigner ce que les marins appellent, eux, la *Côte Sauvage*, mais l'arrière-pays porte désormais le nom de Guyane. Le titre d'une carte de Nicolas Sanson d'Abbeville est exemplaire à cet égard puisqu'il donne *Guiane divisée en Guiane et Caribane*, vers 1664, alors que Pierre du Val d'Abbeville intitule encore la sienne *La Guaiane ou Coste Sauvage, autrement El Dorado et Pais des Amazones*, en 1654. Comment en un siècle, le terme *Guiana* a-t-il pris la place du mot *Caribana* pour désigner la région de notre étude ? La réponse à cette question conduit à poser le problème de la toponymie dans une perspective plus large que celle de la recherche du sens.

Notons que si les deux termes sont d'étymologie aborigène, c'est bien par les sources européennes que nous les connaissons et saisissons leur substitution. Il faut donc se dire que les Européens peuvent avoir modifié pour eux la dénomination, même si leurs origines ou leurs formes d'intervention sur ce littoral ne se sont guère modifiées au cours du siècle qui voit la substitution des noms. Nous constatons en effet, qu'après avoir donné une toponymie purement européenne (Côte Noyée et Côte Sauvage) aux Guyanes, les Espagnols, Néerlandais et Anglais adoptent un nom amérindien pour désigner l'espace de leur plus intense fréquentation, puis un autre pour l'arrière-pays qui leur demeure largement inconnu. Les indigènes n'ont certes pas modifié la toponymie des cartes, mais ils pourraient être à l'origine de cette modification, soit en ayant changé le nom qu'ils se donnaient et donnaient à leurs territoires, soit en se déplaçant. Ainsi, de la fin du XVe au XVII^e siècle, les Européens n'auraient plus rencontré les mêmes groupes aborigènes sur le littoral. Les *Guayanos* et *gens du pays de Guayana* se seraient-ils substitués aux *Canibales* et *gens de Caribana* dans les relations avec les Européens ?

C'est en tout cas ce que pensait Da Silva écrivant en 1861 : *les Caribes ayant traversé l'Orénoque et envahi la Guyane, la Guyane prit le nom de Pays des Caribes ou Caribana.*⁴¹ Les traditions orales, l'anthropologie et l'archéologie nous ont bien appris que les régions amazoniennes et guyanaises ont été le théâtre de migrations humaines qui se sont poursuivies après l'irruption des Européens. Mais on pense aujourd'hui que c'est en sens inverse que se seraient effectuées les poussées karib dont le départ se situerait au confluent de l'Amazone et du Rio Branco.⁴² Quoiqu'il en soit du sens de leur migration, des populations de langue karib s'appelant elles-mêmes Kalina occupaient effectivement le littoral septentrional de l'Amérique du Sud, à l'arrivée de Christophe Colomb.

³⁸ Martyr de Angiera, Pierre, *Extrait ou Recueil des Isles nouvellement trouvées en la grand mer Océane*, Paris, 1532, f. 128.

³⁹ Thevet, André, *Les Singularitez de la France Antarctique*, Paris, 1558, p. 119, 121.

⁴⁰ Joyau, Auguste, *Belain d'Esnambuc*, Paris, Ed Bellenaud, 1950, p. 24.

⁴¹ Da Silva, Joaquim Caetano, *L'Oyapock et l'Amazone*, vol. 1, p. 467.

⁴² Grenand, Pierre, « Histoire des Amérindiens », dans *Atlas des Départements d'outre-mer, La Guyane*, Bordeaux, ORSTOM, 1979, planche 17.

En 1745, au Venezuela, le jésuite J. Gumilla déclarait que *les indiens de la nation Guayana était en relation amicale avec la terrible nation Cariva* et que *de la langue Cariva dérivait la Guayana*.⁴³ L'auteur anonyme du *Dictionnaire Galibi*, inclus en 1763 dans l'ouvrage de Préfontaine, écrivait de son côté :

*La plupart des nations sauvages ont un langage tout différent les unes des autres ; & ces nations sont éparses, ainsi que les Galibis, dans le continent : ce seroit un obstacle presque insurmontable, pour y pénétrer, si la langue des Galibis qui habitoient anciennement l'isle de Cayenne, qui étoient, & qui sont encore répandus dans toute la Guyane jusqu'aux environs de l'Orenoque, n'étoit une des trois langues universelles connues de toutes les nations ou du moins de leurs chefs. C'est un fait, dont tous les Voyageurs qui ont vécu parmi eux, conviennent.*⁴⁴

En travaillant avec les populations amérindiennes d'aujourd'hui, une linguiste arrive à la même conclusion : *la langue Galibi (Karib) a joué entre toutes les tribus intéressées le rôle de langue d'échange, parce que « toutes les tribus mentionnées parlaient des dialectes karib (...)*». ⁴⁵ On peut donc comprendre que *Caribana* était, pour les Amérindiens comme pour les Européens, l'espace géographique dans lequel les uns comme les autres pouvaient rencontrer des partenaires commerciaux parlant la langue karib.

Humboldt, Rojas et Codazzi croyaient quant à eux que les premiers Amérindiens du littoral sudaméricain rencontrés par les Européens et désignés par eux comme Canib(a) ou Carib(a) puis Canibales ou Caraïbes, avaient disparu ou s'étaient retirés dans l'intérieur au cours des XVI^e-XVII^e siècles.⁴⁶ Cela n'est pas impossible puisque, aujourd'hui, Simone Dreyfus estime que :

*Les vicissitudes de l'histoire indigène, liées aux implantations coloniales sur la "côte sauvage" des Guyanes, sont assez bien connues, de même que la localisation puis l'amenuisement, dès le XVI^e siècle, des établissements côtiers carib (en réalité karinya ou kalinya), arawak (en réalité lokono) et warao. En revanche, la situation d'ensemble dans l'intérieur des terres, depuis le cours moyen des fleuves qui se jettent dans l'Atlantique jusqu'aux rivières qui rejoignent le bassin amazonien, a peu fait l'objet de travaux anthropologiques, qui n'ont traité que de cas ponctuels concernant des populations particulières.*⁴⁷

Il est donc permis d'avancer que le littoral guyanais constituait le terrain de parcours des Kalina et de leurs alliés, baptisés Caraïbes ou Canibales par les Européens et réputés anthropophages, jusque dans les années 1600. Quant aux habitants d'une contrée appelée *Guyana* ou *Guayana* dont on ne peut contester *a priori* l'existence puisque plusieurs récits d'exploration profonde en amont des fleuves Orénoque, Essequibo, Suriname et Kourou les mentionnent, ils se tenaient autant que possible hors de portée des Européens. Cette position dans l'intérieur, à la tête des grands fleuves, a été confondue avec la localisation du mystérieux lac Parime, centre du Royaume Doré. C'est leur retraite et le fait qu'ils n'étaient pas anthropophages, donc réputés « moins sauvage », qui leur auraient valu l'attention des informateurs de Raleigh.⁴⁸

⁴³ Gumilla, Joseph s.j., *El Orinoco Ilustrado y Defendido*, Madrid, 1745, vol. 1, p. 177

⁴⁴ *Dictionnaire Galibi, présenté sous deux formes... précédé d'un essai de grammaire* par M. D. L. S., A Paris, chez Bauche, M DCC LXIII, (avec une préface historique et critique), annexé à Brûletout de Préfontaine, Jean-Baptiste, *La Maison rustique à l'usage des Habitans de la partie de la France équinoxiale connue sous le nom de Cayenne*, Paris, 1763.

⁴⁵ Renault-Lescure, Odile, « A propos des descriptions d'une langue caribe, le galibi », dans Auroux et Queixalos éd., *Pour une histoire de la linguistique amérindienne en France - Amérindia*, n° spécial 6, 1984, p. 183-208.

⁴⁶ Humboldt, A. de, *Ouvrage cité* ; Rojas, A., *Ouvrage cité* ; Codazzi, Agustin, *Resumen de la Geografia de Venezuela*, Paris, 1841.

⁴⁷ Dreyfus, Simone, « Les réseaux politiques indigènes en Guyane occidentale et leurs transformations aux XVII^e et XVIII^e siècles », *L'Homme* n° 122-124, 1992, XXXII (2, 3, 4), p. 75-98.

⁴⁸ Souty, François, « Aux origines de l'histoire guyanaise (XVI^e-XVII^e) : El Dorado et la Guyane, mythe et réalité », *Revue française d'Histoire d'Outre-mer*, tome LXXIII, n° 272, 1986 (1987), p. 304 et passim. Bien que l'auteur se soucie plus de la

On peut déduire de ce qui précède que *les gens de Caribana*, les Kalina, auraient disparu ou se seraient amenuisés dans la Guyane occidentale pour se replier plus à l'est, mais cela ne fait pas descendre pour autant les *gens de Guayana* vers le littoral. Il n'y a certainement pas eu remplacement d'un peuple par l'autre sous les yeux des Européens. Il faut en conclure que c'est la représentation que ces derniers se faisaient du peuplement de cette partie de l'Amérique et l'évolution de leurs intérêts pour elle qui a déterminé l'évolution de la toponymie.

Les voyages de traite qui commencent au XVII^e siècle sont à l'origine d'un savoir empirique, souvent sans support cartographique ou dont nous avons perdu les routiers et les portulans, mais dont témoignent quelques rares récits et documents officiels. Cette géographie nous intéresse au premier chef puisqu'elle ne se soucie que des côtes et des estuaires ; elle progresse et s'enrichit jusqu'au XVIII^e siècle.

Dans le même temps, une géographie de cabinet élabore des cartes générales sur lesquelles la Guyane apparaît avec une extension continentale qui devient rapidement le lieu de projection des mythes européens nés de la découverte imparfaite du Nouveau Monde et de l'avidité croissante des groupes sociaux liés à la construction des Etats européens. Ces deux « sciences » finissent par se rejoindre au milieu du XVIII^e siècle et semblent s'annuler dans ce que Numa Broc appelle la *Géographie des Philosophes*, amorce d'une véritable stagnation scientifique pour la connaissance de la Guyane.⁴⁹ La preuve la plus éclatante de cette régression est que l'identification par Walter Raleigh de l'arrière-pays guyanais, peu accessible mais reconnu très tôt par les Espagnols, avec le lac sacré de la ville de Manoa d'El Dorado, a été entérinée par la cartographie du XVIII^e siècle dont la carte de D'Anville (1729) est le prototype.⁵⁰

En 1715, La Condamine écrivait que *Guyane désigne les territoires formant une nouvelle Mésopotamie formée par l'Amazone et l'Orénoque liés entre eux par la rivière Noire*.⁵¹ Il délimitait ainsi le territoire d'une façon définitive puisque ni Humboldt ni ses successeurs ne l'ont contesté. Mais, déjà, il se contentait de publier hâtivement une mince relation, alors qu'il aurait pu tirer un véritable ouvrage géographique de la masse de ses observations. Par la suite, les géographes français, oubliant toutes les connaissances acquises par les explorations des deux siècles précédents, ignorent l'ensemble des Guyanes et se contentent de piller la *Nouvelle Relation de la France Equinoxiale* (1743) de Pierre Barrère, qui n'intéresse que la partie française.⁵² Pour la France, Numa Broc, estime que le géographe de cabinet qu'était J. N. Bellin (1763) est le grand responsable de cette dérive qui abandonne à l'oubli les rares relevés précis et documents cartographiques que les siècles précédents avaient laissés et se coupe de la tradition expérimentale des marins de toutes nationalités qui fréquentaient les rivages et des aventuriers qui remontaient les fleuves.⁵³ La connaissance livresque et les représentations cartographiques des Guyanes livrées au public par ses successeurs témoignent de la même régression scientifique.

Les noms donnés par les Européens à la Guyane témoignent en fin de compte non seulement de leur fréquentation de cette région mais surtout des deux courants de la

genèse de l'identification de la Guyane avec l'Eldorado que de celle du nom même de Guyane, les détails et arguments qu'il fournit répondent parfaitement à notre propos.

⁴⁹ Broc, Numa, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1972, p. 164.

⁵⁰ Carte accompagnant l'ouvrage de Labat, Jean-Baptiste, *Voyage du Chevalier des M****, Paris, 1730, vol. 3, p. 197. On peut y lire : « L'intérieur de la Guyane est inconnu... »

⁵¹ La Condamine, Charles Marie de, *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale...*, Paris, 1745, p. 125.

⁵² Barrère, Pierre, *Nouvelle Relation de la France Equinoxiale contenant la description des côtes de la Guyane, de l'isle de Cayenne...*, Paris, 1743.

⁵³ Bellin, Jacques Nicolas, *Description géographique de la Guyane, contenant les possessions et les établissements des Français, des Espagnols, des Portugais, des Hollandais, dans ces vastes pays...*, Paris, 1763.

cartographie qui se rejoignent au XVIIIe siècle dans une véritable géographie idéologique, pour revaloriser le vieux mythe de l'Eldorado.

On remarque en effet que la terminologie portugaise n'a joué aucun rôle ici, puisque *Terra de Santa Cruz*, le nom attribué par Cabral au continent qu'il touche en 1500, ne s'est même pas conservé au Brésil, longtemps délaissé. On peut en dire autant des noms *France antarctique* et *France équinoxiale*, termes récurrents jusqu'au XXe siècle, qui renseignent plus sur les projections coloniales du pouvoir central de la France que sur les activités et les connaissances de ses ressortissants. La disparition des appellations a sanctionné l'échec des tentatives d'implantation.

Tout peut se résumer dans le fait que *Caribana* rime avec *Côte Sauvage* tandis que *Guyana* rime avec *El Dorado*. Territoire de traite saisonnière, peu propice aux installations durables, avec des côtes inhospitalières parce que noyées et infestées de Canibales anthropophages, *Caribana est un* vide de colonisation étatique, une Guyane sauvage, jusqu'au XVIIe siècle. Dans ce contexte, le nom de *Guyana* convient au royaume inaccessible du Roi Doré.

A la fin du XVIIe siècle au contraire, l'essor des comptoirs de traite permanents alimentés par des plantations de tabac puis de canne à sucre, fait apparaître la nécessité d'une main d'œuvre stable, exploitée avec plus d'intensité et surtout de continuité qu'il n'était supportable pour les autochtones qui disparaissent. L'appel à la colonisation européenne et la propagande pour le recrutement d'actionnaires et d'engagés ont été beaucoup plus importants et beaucoup plus prolongés pour les Guyanes que pour n'importe quelle autre région d'Amérique aux XVIIe-XVIIIe siècles. La volonté étatique de peupler et de livrer à l'agriculture commerciale des territoires jusque là réputés sauvages a conduit à une mobilisation de la géographie. Celle-ci n'a eu qu'à reprendre le procédé de Walter Raleigh et à imposer le nom *Guyana*, comme synonyme de pays de l'or, en lieu et place de celui de *Caribana*.